

UNE SEMAINE DE LIBERTÉ

Une semaine de liberté !

Quelles riantes perspectives ces mots magiques faisaient apparaître à mes yeux. Quels horizons enchantés dont j'entrevois d'un regard ébloui les mystérieuses profondeurs !

Dans mon ambition enfantine, je n'avais demandé qu'un jour, et ma mère m'en offrait sept.

Sept jours pendant lesquels, oiseau captif jusque-là, je pourrais sortir de ma cage, et voler aussi loin que mes ailes voudraient me porter !

Plus de barreaux, plus d'entraves, plus d'heures austères, plus de cloche importune, plus de règle, enfin !

Se lever et se coucher quand il plaît ! Déjeuner et dîner à ses heures ! Supprimer radicalement le thème latin, la version grecque, le papier, l'encre et les plumes, tout ce qui sent l'étude, même de loin !

Ne voilà-t-il pas de quoi tourner la tête à un enfant naturellement indocile, et pour lequel l'obéissance semblait un joug odieux ?

Pour commencer, je me levai à dix heures, afin d'avoir le plaisir d'entendre sonner la pendule du salon, qui d'habitude réglait mon lever à sept heures.

Il est vrai que le soleil me souriait d'une façon si engageante, à travers les vitres, que j'avais grande envie de descendre au jardin ; mais n'était-ce pas une satisfaction plus virile encore de se représenter le vieil Homère, ébranlé par la sonnerie sur son socle de marbre, et faisant la grimace, sous sa barbe de bronze, pendant que je jouissais de mes premières heures d'indépendance ?

Ma foi ! je n'ai rien à me refuser aujourd'hui.

Mettons ma veste de velours, cette superbe veste qui, les jours de grandes fêtes, retient sur moi tous les regards de la maison, tant on y redoute une tache ou un accroc !

« Hue ! Grisaille (c'était le nom de mon ânesse) ! En route, ma vieille ! Et un temps de galop en l'honneur de cette belle journée ! »

Je m'étais élancé fièrement en selle, mais je ne pus conserver longtemps mon héroïque tournure. Grisaille, mal bridée, mal sellée, et se sentant peu à l'aise, car je n'avais pas l'habitude de la harnacher moi-même, fut prise tout à coup d'un de ces accès d'opiniâtreté par lesquels ceux de sa race se déshonorent trop souvent.

Impossible de la faire avancer ou reculer ! Prières, menaces, coups de fouet, rien ne pouvait vaincre son inflexible entêtement.

J'étais fort humilié ; je suais à grosses gouttes, et perdant la tête, je me retournai subitement et lui tirai la queue d'une façon inattendue, si inattendue qu'elle en prit ombrage, et se lançant comme une folle à travers champs, pardessus fossés et palissades, elle finit par me jeter sur un tas de pierres, d'où je roulai tout meurtri dans un ruisseau boueux. C'en était fait de ma veste et de mes plaisirs de la journée !

Quand je revins à la maison, le dîner était fini, le couvert enlevé.

D'après mes conventions avec ma mère, si personne n'avait rien à exiger de moi pendant cette bienheureuse semaine, je n'avais rien non plus à demander à personne. Il me fallut donc, à moi tout seul, m'organiser un frugal repas, très-insuffisant pour l'appétit robuste que je rapportais de ma promenade. Vingt fois, je fus sur le point d'appeler Louise à la cuisine, mais l'amour-propre me cria gare ; j'allai au lit mourant de faim, et de peur aussi, je dois l'avouer, car j'étais habitué à une veilleuse, et ma veilleuse n'avait ce soir-là ni mèche ni huile.

« Allons, pensai-je en m'enfonçant sous mes couvertures, et en fermant les yeux pour ne pas voir l'obscurité, je m'y suis mal pris aujourd'hui, mais demain, oh ! comme je vais m'amuser ! »

Le lendemain arriva : à peine sorti de table, je courus chercher quelques amis, mais chacun avait des devoirs à faire, des leçons à apprendre, et je revins tout pe-

naud à la maison. Ma mère travaillait dans la fenêtre, à sa place habituelle ; les domestiques allaient et venaient de la cour au jardin ; moi seul j'avais rompu ma chaîne, et de temps à autre je mettais le nez à la grille, pour montrer aux rares passants de la rue isolée où nous demeurions que j'étais mon maître, libre comme l'air, et qu'aucune attache n'entravait ma liberté.

Chose singulière ! J'avais beau me répéter à mi-voix ces glorieuses assurances, je n'y trouvais pas tout le plaisir que je m'étais promis. Certes, il est agréable de se livrer sans crainte à tous les exercices prohibés d'ordinaire : grimper aux arbres, se rouler dans le foin, escalader les plus hautes meules, exécuter avec Sultan des courses désordonnées à travers les plates-bandes du jardin, et y laisser mille empreintes triomphantes !

Ah ! s'il pouvait neiger seulement, me disais-je avec un soupir, en faisant la grimace au radieux soleil de juin !—S'il y avait de la glace sur le canal ! Je patinerais, et l'on me défend toujours de patiner !

« Pourrai-je aller demain à la ferme ? demandai-je à ma mère en lui disant bonsoir.

—Comme tu voudras, me répondit-elle d'un ton que je trouvais un peu froid. Tu sais bien que tu es libre. »

La voiture partait de bonne heure, et je me levai avant le jour, dans la crainte de manquer l'heure.

Comme c'est beau de voir l'aurore, le soleil levant, toutes ces choses rares, qui se passent d'ordinaire pendant que les enfants dorment encore dans leur petit lit ! Que j'étais fier ! D'où vient donc qu'à mesure que nous avançons sur la route, tout paraissait se décolorer à mes yeux : la luzerne fleurie, les champs de blé jaunissants, et jusqu'aux taillis pleins de chants d'oiseaux ?

J'avais fait souvent cette course avec ma mère ; oh ! comme tout était plus riant quand je la sentais auprès de moi !

À la ferme, une grande contrariété m'attendait. Charlot, mon frère de lait, était allé porter une couveuse à deux lieues de là, et on ne comptait pas sur lui avant le soir. Comment employer mon temps jusqu'au passage de la voiture ?

Ma nourrice se mit en quatre, l'excellente femme ! Elle me servit un goûter pantagruelique : un fromage à la crème pour dix personnes, ses plus beaux fruits, du miel tout frais sorti de la ruche, et une galette à m'étouffer.

Mais c'est bien triste de manger seul, et ma digestion fut aussi mélancolique que l'avait été mon repas !

À mon grand étonnement, ce soir-là, quand je me couchai, je me surpris comptant sur mes doigts, et me disant avec un soupir : encore trois jours !

On était au samedi ; ma toilette se trouvait en un triste état ; j'avais perdu mes bretelles, la plupart de mes boutons, et j'avais au coude un immense accroc qui me rendait si honteux, que j'essayai de le raccommoder, comme je l'avais vu souvent faire à ma mère. Pendant qu'elle était à l'église, je pris ce qu'il fallait dans sa corbeille à l'ouvrage, et je courus m'enfermer dans ma chambre.

Ah ! quelle peine pour enfiler l'aiguille, pour la retenir dans mes doigts inexpérimentés ! Que de points inutiles venant s'amonceler les uns au-dessus des autres ! Que de nœuds dans mon fil emportant le morceau ! Après deux heures d'un si dur travail (la sueur me coulait du front), je remis ma blouse. Hélas ! quel triste résultat ! L'accroc valait cent fois mieux que cette abominable réparation. La manche, devenue trop étroite, et mûre depuis longtemps, céda sous mes efforts, quand je voulus y faire entrer mon bras, et la voilà complètement partagée en deux au-dessus du coude. C'était une manche courte !

Le dîner sonnait. Comment descendre en cet état ? J'entr'ouvris doucement ma porte, et j'aperçus Louise qui traversait le corridor en portant la soupière fumante.

« Est-ce que M. René ne vient pas ce soir ? demanda-t-elle. Faut-il l'appeler ?

—Ne le dérangez pas, répondit ma mère.

S'il reste dans sa chambre, c'est que cela lui convient. »

Je mourrais de faim. J'entendais au-dessus de moi, dans la salle à manger, le cliquetis des cueillers et des fourchettes. Par la fenêtre ouverte montait jusqu'à moi, avec le parfum de la clématite et du jumin, l'odeur bien plus appétissante d'un fricaudeau à l'oseille.

« Madame, demanda Louise quelques instants après, faut-il garder de la tarte aux cerises pour M. René ? »

La tarte aux cerises ! Tout ce que j'aimais le mieux ! Louise savait faire une pâte si délicate ! Et le jus donc ! Ce jus vermeil et savoureux ! Je sentais les larmes monter à mes yeux (n'oubliez pas que je mourais de faim).

« C'est inutile, répondit ma mère d'un ton qui me parut cruel. Emportez le reste à la cuisine. »

Comme elle se soucie peu de moi, pensai-je avec amertume ! Personne ici n'a l'air de songer que je suis un pauvre enfant manquant de tout.

La nuit était venue, les étoiles s'allumaient au ciel ; dans le jardin, la lune brillait sur le sable des allées. Je restai longtemps accoudé à ma fenêtre.

« Je ne puis pourtant pas me coucher sans lui souhaiter le bonsoir, me dis-je tout bas. Ce serait la première fois !

—Mais elle verra que j'ai pleuré, » murmurait l'orgueil.

La lutte ne fut pas longue.

Cinq minutes après, j'étais dans les bras maternels, et, tout en pleurant, je disais mes petits chagrins, depuis le commencement de cette cruelle semaine, mes déceptions, et la pire de toutes, la crainte de n'être plus aimé.

Là, ma mère sourit du plus tendre des sourires.

« Pauvre cher enfant, dit-elle en me caressant le front et les cheveux, j'ai voulu te faire connaître ce que serait à ton âge cette liberté que tu prisais si fort ! Il ne faut pas se presser pour jouir de ses droits. Le temps le plus heureux de la vie, souviens-t'en bien, est celui où l'on n'a encore que des devoirs à remplir. »

Dès le lendemain, je repris avec bonheur ma vie d'écolier, mon règlement, les heures de travail qui me rendaient les créations plus douces, et, toutes les fois qu'il m'arrivait de trouver l'obéissance pénible, je retournais en arrière, et je repassais d'un seul coup d'œil ma semaine de liberté.

MARIE MARÉCHAL.

LE CORBEAU

Il n'est guère d'espèces d'oiseaux plus répandues sur toute la surface du globe que la grande famille des corvidées. Il n'en est guère aussi de plus utiles, car tous les membres de cette famille : corbeaux, corneilles, freux, choucas, etc., sont les plus voraces des animaux ; leur appétit insatiable, qui ne dédaigne aucune espèce de nourriture, en fait des agents sanitaires précieux. Tout est pâture pour ces oiseaux : les vers, les insectes, les mulots, les rats et toutes les matières animales en décomposition.

Le corbeau noir, *Corvus corax*, est le plus important représentant de cette famille. Comme son nom l'indique, sa livrée est complètement noire ; elle offre cependant, par place, de beaux reflets métalliques, qui, rouges ou bleuâtres sur le dos, deviennent d'un vert bronzé sur la poitrine. Son bec noir, long et robuste, est légèrement recourbé à l'extrémité et présente sur les côtés des bords tranchants. Ses ailes longues et pointues, garnies de plumes dures et serrées, et sa queue égale et arrondie lui donnent un vol lourd, mais cependant rapide et d'une persistance qu'égalent peu d'oiseaux. Enfin ses pieds se terminent par des doigts longs et déliés, qui lui permettent de saisir et même de dépecer sa proie.

La Fontaine, et, avant et après lui, bien d'autres fabulistes, ont pris le corbeau comme le type de la sottise et de la vanité. Monsieur du Corbeau est peut-être vain et fier de son plumage, mais il

n'est certainement pas sot, et bien fin serait l'animal qui parviendrait à le duper. Il n'est pas d'oiseau qui pousse la défiance plus loin que lui. Avec quelle circonspection on le voit toujours tourner autour de la proie qu'il convoite ! il s'avance de quelques pas, marchant de côté, prêt à s'envoler, donne un coup de bec, puis, comme effrayé de son audace, saute à distance, regarde de nouveau et ne se rassure qu'après plusieurs répétitions de ce manège. Cependant son intelligence fait qu'il ne s'effraie guère de dangers imaginaires. L'épouvantail qu'on aura placé au milieu d'un champ pour l'éloigner devient bien vite inutile, et l'on voit l'audacieux oiseau, complètement rassuré, picoter jusque sous les bras flottants du manequin.

Pris jeune, le corbeau s'approprie facilement et est susceptible d'une certaine éducation. Sa voix, quoique rauque et rude, parvient à imiter plus ou moins exactement la voix humaine, les cris des chiens, des chats, des oiseaux domestiques. Il s'attache à son maître et sait reconnaître les habitués de la maison. Comme la pie, il a la manie de cacher tous les petits objets brillants qu'il rencontre : pièces de monnaie, morceaux de métal, ustensiles de ménage. Son repas est-il trop abondant, il en met les restes de côté, sait les dissimuler adroitement dans les coins, sous des chiffons ou des pierres. Enfin le corbeau apprivoisé n'abuse pas de la liberté qu'on lui laisse et se contente de voleter autour de la maison, sans s'éloigner, ni essayer de rejoindre ses semblables.

Les corbeaux noirs vivent généralement par paire et leur union se prolonge souvent pendant toute la durée de l'existence. Ils fond leur nid tantôt dans les crevasses des rochers ou dans les ruines abandonnées, tantôt au sommet des grands arbres. Le nid, qui est toujours très-grand, est formé extérieurement de racines et de branches entrelacées ; l'intérieur est revêtu d'une épaisse couche de mousse. La femelle pond, vers le mois de mars, cinq ou six œufs d'une nuance vert-bleuâtre, sur laquelle se détachent des points et des lignes brunes. Pendant l'incubation, qui dure trois semaines, le mâle partage les fatigues de sa compagne, la remplace sur les œufs, va chercher sa nourriture et veille à sa sécurité.

Dès que les petits sont éclos, les parents les veillent avec une sollicitude touchante, leur choisissant les mets les plus appropriés à leur jeune estomac. Ils les défendent avec un grand courage contre toute attaque, même contre les dénicheurs qu'ils mettent en fuite à coups de bec. Ils n'hésitent pas non plus à se mesurer avec des ravisseurs plus redoutables encore, fouines et belettes, qui sont très-friandes de jeunes oiseaux.

Pendant quelques mois les parents emmènent leurs petits avec eux dans leurs excursions, leur apprennent à trouver leur nourriture, et les ramènent le soir dans le nid paternel. Ce n'est que lorsque l'éducation est complète que la famille se sépare et que les jeunes vont s'installer pour leur compte dans le voisinage.

TH. LALLY.

PIX IX JUGÉ PAR UN ANGLAIS PROTESTANT

Le *Paris Journal* a publié sur Pie IX une étude fort remarquable, due à la plume d'un Anglais protestant, et qui rend au Souverain Pontife un hommage d'autant plus précieux qu'il est plus désintéressé.

Et voici les principaux passages :

« Je fus envoyé, en 1849, auprès de Pie IX par lord Palmerston. Les sympathies de la nation anglaise avaient accompagné le Pape à Gaète. Ces sympathies sont toujours les mêmes pour l'homme. L'Angleterre ne reconnaît pas sa priorité comme vicarier du Christ, elle le salue en lui la priorité des plus hautes vertus.

« Quand j'eus l'honneur d'approcher du chef spirituel des catholiques, on était au lendemain du premier orage. Pie IX venait de passer, sans transition, de l'apothéose aux gémies. Le Souverain que le peuple avait porté en triomphe de la Porte du Peuple au forum de